En Angleterre, la mort du prisonnier d'Hudson Lowe produisit une impression plus générale et plus profonde. Dès le 7 juillet, à Londres, des placards affichés dans les rues invitaient « tous ceux qui admirent le talent et le courage de l'adversité » à prendre le deuil à l'occasion de la mort prématurée de Napoléon Bonaparte. Plusieurs Anglais de marque, et, notamment, Sir Robert Wilson, ainsi que quelques Français résidant à Londres, avaient été les premiers à se conformer à cette invitation. Et le comte de Caraman, dans une longue missive au baron Pasquier, observait que « l'espèce d'intérêt qui s'attache aux destinées extraordinaires avait paru se réveiller à la nouvelle certaine de la mort de Napoléon. Ses ennemis les plus constants et les plus déclarés s'en étaient montrés frappés comme d'un événement remarquable ». Le Morning Chronicle avait consacré à Napoléon un long article. Partout, pendant quelques jours, il avait été question de cette agonie et de cette fin. Des détails sur la mort et sur l'inhumation rapportés de Sainte-Hélène par un voyageur avaient longuement fait les frais des conversations au Royal Society Club. A l'India House, lorsque le président annonça le décès à l'assemblée, un M. Lowndes se permit de dire : « Alors, monsieur le président, félicitons-nous. » Mais les murmures désapprobateurs de ses collègues montrèrent vite à l'interrupteur qu'il eût agi plus sagement en gardant le silence, et même, dans un généreux mouvement de révolte, un membre de la compagnie se dressa pour faire cette déclaration : « Il est peu humain et peu généreux de se réjouir de la mort d'un homme qui ne joue plus depuis longtemps un rôle politique. » Il est donc vrai de dire que la nouvelle sèche et officielle de cet événement, pourtant considérable, fit peu de bruit en France, tandis qu'elle provoquait en Angleterre une certaine émotion dans différents milieux. Cependant, nulle part, l'annonce de cette disparition n'eut alors le retentissement que nous

imaginerions volontiers aujourd'hui où nous commémorons son centenaire. La légende impériale n'était pas encore née. Il lui manquait le recul de l'histoire, et, dès le mois de juillet 1821, un notable anglais, Sir James Mackintosh, cité par Lord Broughton, pouvait justement dire : « Quelle émotion cet événement aurait soulevée il y a neuf ans, et quelle émotion il soulèvera

encore dans neuf cents ans d'ici! »

La veuve de Napoléon, Marie-Louise, souveraine de Parme, apprit par la Gazette de Piémont la mort de l'Empereur, que lui confirma, le 20 juillet seulement, une lettre officielle du baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche à Paris : « J'avoue, écrit-elle à Mme de Crenneville, que j'en ai été extrêmement frappée. Quoique je n'aie jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui, je ne puis oublier qu'il est le père de mon fils, et que loin de me maltraiter, comme le monde le croit, il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage politique. J'en ai donc été très affligée, et quoiqu'on doive être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une façon chrétienne, je lui aurais désiré bien des années de bonheur et de vie, pourvu que ce fût loin de moi. » La cour de Parme prit le deuil pour trois mois, du

25 juillet au 24 octobre. « Par suite — dit la note nécrologique rédigée par Neipperg, et qui parut non bordée de noir, le 24 juillet, dans la Gazette de Parme — de la mort du sérénissime époux de notre auguste souveraine - arrivée à l'île de Sainte-Hélène le 5 mai dernier — Sa Majesté, les chevaliers et les dames qui composent le service intérieur de la cour, le personnel de la maison ducale et la livrée, prendront le deuil pour trois mois, à commencer de demain 25 du courant, jusqu'au 24 octobre inclus. » Marie-Louise commanda mille messes à Parme, autant à Vienne. Dans la chapelle de sa villa de la Sala elle assista, avec toute sa cour, à un service à la mémoire de Napoléon. Sur le sarcophage, aucun signe de dignités impériales, aucun chiffre ne permettaient d'identifier le défunt. Dans la tribune souveraine, Marie-Louise suivit distraitement la cérémonie, tandis que ses voiles de veuve dissimulaient opportunément son état de grossesse. Neuf jours après, elle devenait mère d'un fils du comte de Neipperg, le futur prince de Montenuovo, le second des trois enfants qui naquirent de cette union secrète et jusqu'alors adultère.

On apprit aussi — il le fallait bien — la mort de Napoléon à son fils, l'ancien roi de Rome, le petit duc de Reichstadt. Oh! ce fut très simple. La nouvelle, apportée à Vienne par un courrier de M. de Rothschild, fut communiquée à l'enfant par un de ses sous-gouverneurs autrichiens, le capitaine Foresti. Aucune tendresse de la famille viennoise ne s'ingénia à adoucir sur l'instant la cruauté de l'impression. Le duc de Reichstadt — il avait dix ans — pleura longuement et Foresti, qui avait du cœur et du tact, fut le seul témoin attendri de cette douleur enfantine.